

Lisons chaque dimanche 2 ou 3 paragraphes de l'encyclique

Précédemment on a dit que les personnes chez qui se rencontre le plus grand amour sont celles qui cherchent plus à aimer qu'à être aimé, que « l'amour peut aller au-delà de la justice et déborder gratuitement, sans rien attendre en retour, jusqu'à atteindre l'amour plus grand qui est donner sa vie pour les autres » et je me suis posé une question : c'est quand au fait que je peux dire que j'ai vraiment aimé mon prochain ? En réfléchissant là-dessus, je me suis dit que, même quand toutes les conditions confirment que tout ce que j'ai fait c'était par amour envers mon prochain, ce n'est pas à moi de confirmer si j'ai aimé. *J'ai aimé* signifie pour moi atteindre le but, signifie que j'ai su aimé, que mon amour a touché le cœur de l'*aimé* et a pu déclencher une situation d'apaisement mutuel. Aussi longtemps que ce n'est pas le cas, je peux, peut-être dire que tout ce que je veux c'est l'aimé, que je fais tout pour l'aimer ou que je l'aime, mais là, pas de doute, je n'ai pas encore su l'aimer. Peut-être la personne elle-même ne me facilite pas la situation mais il est de ma toute responsabilité l'écouter encore avec patience pour savoir comment vraiment l'aimer.

Sans violence intérieure

103. Si la première expression de l'hymne nous invitait à la patience qui empêche de réagir brusquement devant les faiblesses et les erreurs des autres, maintenant un autre mot apparaît – *paroxýnetai* – qui se réfère à une action intérieure d'indignation provoquée par quelque chose d'extérieur. Il s'agit d'une violence interne, d'une irritation dissimulée qui nous met sur la défensive devant les autres, comme s'ils

étaient des ennemis gênants qu'il faut éviter. Alimenter cette agressivité intime ne sert à rien. Cela ne fait que nous rendre malades et finit par nous isoler. L'indignation est saine lorsqu'elle nous porte à réagir devant une grave injustice, mais elle est nuisible quand elle tend à imprégner toutes nos attitudes devant les autres.

104. L'Évangile invite plutôt à regarder la poutre qui se trouve dans notre œil (cf. *Mt 7, 5*). Et nous, chrétiens, nous ne pouvons pas ignorer la constante invitation de la Parole de Dieu à ne pas alimenter la colère : « Ne te laisse pas vaincre par le mal » (*Rm 12, 21*). « Ne nous laissons pas de faire le bien » (*Ga 6, 9*). Sentir la force de l'agressivité qui jaillit est une chose, y consentir, la laisser se convertir en une attitude permanente, en est une autre : « Emportez-vous, mais ne commettez pas le péché : que le soleil ne se couche pas sur votre colère » (*Ep 4, 26*). Voilà pourquoi il ne faut jamais terminer la journée sans faire la paix en famille. « Et comment dois-je faire la paix ? Me mettre à genoux ? Non ! Seulement un petit geste, une petite chose et l'harmonie familiale revient. Une caresse suffit, sans [rien dire]. Mais ne jamais finir la journée sans faire la paix ». La réaction intérieure devant une gêne que nous causent les autres devrait être avant tout de bénir dans le cœur, de désirer le bien de l'autre, de demander à Dieu qu'il le libère et le guérisse : « Bénissez, au contraire, car c'est à cela que vous avez été appelés, afin d'hériter la bénédiction » (*1P 3, 9*). Si nous devons lutter contre le mal, faisons-le, mais disons toujours "non" à la violence intérieure.